

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)**61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven**

61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Amour](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Poésie](#), [Portrait](#), [Protestantisme](#), [Religion](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-10-17

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMadame, je veux passer ma soirée à causer avec vous.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°103/140-142

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 234-235-236, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/384-392

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°61. Mardi 17 9 heures 1/4

Madame je veux passer ma soirée à causer avec vous. Oui, ma soirée, et à causer. Il est neuf heures un quart ; vous vous couchez à onze heures ; j'ai presque deux heures devant moi. Croyez-vous qu'on invente jamais une façon d'écrire aussi vite qu'on parle ? Je le voudrais bien. Il y avait une fois une Mad. de Fourqueux femme d'un contrôleur général et très aimable, très spirituelle, mais ayant une peur affreuse de la mort. Son testament commençait par ces mots ; si jamais je meurs. Elle n'avait pas voulu se donner le chagrin d'en parler à coup sûr. Elle était convaincue qu'on finirait par découvrir le secret de ne pas mourir, et elle se désespérait de l'idée que ce ne serait pas de son vivant. La découverte que j'invoque ne serait pas si grande ; mais elle aurait bien son prix. A mon avis, le défaut de presque tout en ce monde de l'écriture, de la parole, de la poste, de la conversation, de la discussion, c'est la lenteur. Tout se traîne au dehors quand, au dedans tout va si vite !

Les Hindous ont un petit dialogue charmant : " Qu'est-ce qui est plus rapide que la flèche ? Le vent - Plus rapide que le vent ? L'éclair. Que l'éclair ? Le regard. Que le regard ? La pensée. Que la pensée ? L'amour. " Ils ont raison ; il n'y a que l'amour qui aille assez vite, qui mette dans un moment, dans une minute, tout ce qu'on y peut mettre d'émotions, d'idées, de craintes, de désirs, de joies, de peines. On aurait beau faire ma découverte et parvenir à écrire aussi vite qu'on parle ; l'amour trouverait encore cela bien lent. Avez-vous jamais lu quelque chose de cette poésie Hindoue qui a charmé des millions d'hommes pendant plus de mille ans et dont nous ne connaissons encore que des échantillons ? Il y a des choses charmantes, surtout des tableaux tendres. Des amours de mari et femme. Chez nos poètes à nous, l'amour tient une grande place dans la vie ; chez ceux-là, c'est la vie même. Ce n'est pas un épisode, c'est toute l'histoire. On sent, en lisant cela, que ces créatures qui s'aiment, s'aiment constamment à tout instant, en parlant, en se taisant, en marchant, en se reposant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu nulle autre part, toute l'âme, tout l'être devenu à ce point amour, tout amour, et non pas amour violent orageux, combattu, mais amour tendre, heureux; parfaitement heureux, et ne se lassant, ne se rassasiant jamais de lui-même & de son bonheur. Il y a une histoire du Roi Nala et de sa femme Damayanti, une autre de la Princesse Savitry et deux ou trois autres encore où la passion arrive à un degré de profondeur, d'ardeur, et en même temps d'élégance de délicatesse, de finesse, qui surpasse tout ce qu'on a jamais imaginé dans notre Occident, encore froid et grossier ; il faut en convenir, auprès de cet orient-là.

Que j'aurais de plaisir à vous lire cela, à vous lire tant de choses ! Mais lire c'est perdre du temps. Pour vous lire, il faudrait que j'eusse à moi l'éternité. A propos de lire, je vais vous faire envoyer cette petite histoire de Monk et de la restauration de Charles 2 dont la fin vient de paraître dans la Revue française. Cela vous amusera un peu. Il n'y a rien là de tendre, rien de poétique. C'est de la pure comédie vue de la coulisse. Il est très vrai que je n'avais pas écrit cela du tout pour le public mais pour moi seul uniquement pour bien étudier Monk et la grande intrigue de la Restauration des Stuart, comme on étudie un homme avec lequel on veut vivre, et un événement auquel on doit prendre part. Vous me direz si après cette lecture, l'homme et l'événement vous sont devenus bien familiers. Ils me l'étaient

parfaitement quand j'ai écrit.

Je suis bien aise que vous ayez causé avec le Duc de Broglie, et point surpris que vous lui ayez trouvé plus d'intimité, plus de confiance. J'espère que dans le cours de cet hiver, vous lui en trouverez encore davantage. J'ai vraiment de l'amitié pour lui, une amitié qui a résisté et résisterait à toutes les vicissitudes de la politique, à tous les commérages des ennemis et à toutes les plaintes des amis. C'est une âme élevée et un esprit distingué, très net en effet, comme vous l'avez remarqué surtout quand il a eu le temps de regarder aux choses. Pour voir, il a besoin de regarder. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la présence d'esprit qui sont quelque fois, nécessaires sur le terrain même au moment de l'action. Mais avant et après, personne n'a plus de pénétration, de jugement et même plus d'invention et de ressources. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.

Je suis fâché de l'accident de Lord Pombroke. Savez-vous pourquoi ? Il est allé vous voir à Boulogne, le 2 juillet, et vous m'avez parlé de lui dans votre seconde lettre. Depuis ce jour-là son non ne m'est pas indifférent. J'aimerais mieux que le Roi Guillaume n'eût pas été mauvais pour sa femme.

Je m'intéresse à la maison de Nassau. Nous le devons, vous et moi, comme Protestants. Je ne vous engagerais pas à lire cela, vous vous en ennuierez à mourir mais on publie en ce moment à Leide, par ordre du Roi, toute la correspondance des Princes d'Orange pendant, la lutte des Pays-bas contre l'Espagne, et il y a en mauvais allemand et en mauvais français, des lettres superbes, des modèles de confiance dans la mauvaise fortune et de modération dans la bonne. Cette maison a fourni au moins trois hommes qui sont des plus grands, sauf un peu d'éclat qui leur manque. Le fond était en eux supérieur à la forme et c'est par la forme surtout que le commun des hommes est pris.

Puisque nous voilà tous deux si bons Protestants, je veux vous dire que le matin même de mon dernier départ, un des Pasteurs de l'Eglise des Billettes, le seul qui ait vraiment de l'esprit et du talent, Mr. Verny est venu me voir, et m'a dit qu'il s'était présenté chez vous deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il m'a paru avoir le projet d'y retourner. S'il le fait recevez le une fois. C'est un homme de mérite, qui a du cœur et du sens. Sa conversation vous plaira assez, et la vôtre le charmera. Est-ce là assez de conversation ? Il me semble vraiment que je n'ai pas parlé seul et que je sais tout ce que vous m'avez dit. Pourtant le 31 vaudra mieux, infiniment mieux. A demain matin en attendant le 31. Et adieu provisoirement, en attendant l'adieu de demain matin.

11 H.

J'envoie ceci directement. J'ai mon cabinet plein de visites qui viennent me demander à déjeuner. Il sera fait comme vous le voulez. Je vous en parlerai demain. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-10-17.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 20/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 234-235-236

Date précise de la lettre Mardi 17 octobre 1837

Heure 9 heures 1/4

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

l'avez avec le duc
vous lui avez
franç. l'espère que,
lui en revanche,
de l'humilité pour
redresser à l'oubli
à tous les hommages
plaisants de amis
distingués, les
remarques, surtout
des aux choses. Sans
Il n'a pas toute
toute la présence
essais sur la
l'action. Mais avant
pénétration, de
l'ironie et de souvenir.
Granville.

de Lord Pembroke,
vous avez à
n'avez parlé de
depuis ce jour là,
s.

Guillaume n'est
de n'importe à
vous, vous et moi,
qu'on ne par à

21

Madame je vous jure ma
Sœur à vous avec vous. Ah, ma sœur, et à
l'avez. Il est neuf heures, un quart; vous vous couchez
à onze heures; j'ai presque deux heures devant
moi. Voyez vous qu'on invente jamais une façon
d'être aussi vite qu'on parle? Et le valait-il bien.
Il y avait une fois une mar^{quise} de Fougereux,
femme d'un contrôleur général, et très aimable,
très spirituelle, mais ayant une peur effroyable
de la mort. Son testament commençait par ce
mots: Si jamais je meurs. Elle n'avait pas voulu
se donner le plaisir de parler à coup sûr. Elle
était convaincue qu'on finirait par découvrir
le secret de sa peur, et elle se désolait
de l'idée que ce ne serait pas de ses vivants.
La découverte que j'invoque ne serait pas si
grande; mais elle aurait bien son prix. Et mon
avis, le défaut de presque tout en ce monde
de l'écriture, de la parole, de la poste, de la
conversation, de la discussion, est la lenteur. Tout
se termine au dehors quand, au dedans, tout va
si vite! Les Indous ont un petit dialogue
charmant: « Quel est ce qui est plus rapide que

la flèche? — Le vent — Plus rapide que le vent? —
l'été? — Les étoiles? — Le regard — Le
regard? — La pensée — Les la pensée? — L'amour,
Ils ont raison: il n'y a que l'amour qui n'ait
vite, qui mette dans un moment, dans une minute,
tout ce qu'on y peut mettre d'émotions, d'idées, de
 Craintes, de desirs, de joie, de peine. On aurait
beau faire une découverte, et parvenir à décrire
aussi vite qu'on parle; l'amour transcrit avec
cela bien lent.

Avez-vous jamais lu quelque chose de cette
Patrie Indou qui a charmé des millions d'hommes
pendant plus de mille ans, et dont nous ne
connaissions encore que des échantillons? Il y a
des chœurs, charmant, surtout des tableaux tendres,
des amours de mari et femme. Chez nos poètes
à nous, l'amour tient une grande place dans
la vie; chez eux-là, c'est la vie même. Ce
n'est pas un épisode, c'est toute l'histoire. On
sent, en lisant cela, que ces créations qui
s'aiment s'aiment constamment, à tout instant,
en parlant, en se taisant, en marchant, en se
reposant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu
nulle autre part toute l'âme, tout l'être, devenu
à ce point amour, tout amour, et non pas
amour violent, amoureux, combattu, mais amour
tendre, heureux, parfaitement heureux, et ne

de l'attant, se de
de son bonheur. Il
la femme Damay
es deux ou trois
à un degré de p
d'élégance, de élé
tout ce qu'on a p
encore froid et q
les brunt là, a
cela, à ceux lire
proude des leur.

grosse à moi
à propos de
cette petite histo
de Charles 2, dont
la revue françai
Il n'y a rien là
de la pure comé
vrai que je n'ave
publié, mais je
bien étudié mon
restauration de
homme avec les
august un doit
après cette lectu
sous devenu bie
-terme quand j

que le vent ? —
— Les le
nais ? L'Amour,
qui n'alle vers
une seule amante,
sans Diderot, de
vous. Or, auoit
suis d'écrire
trouvait avec
chez de cette
millions d'hommes
à nous en
llans ? Il y a
tableaux tendus
chez nos paste-
placés dans
même. Le
l'histoire. Au
tous qui
à tout instant,
chans en de
t. Je n'ai vu
et l'être devenu
non pas
mais amour
mieux et ne

de l'attente, ne se rassasiait jamais de lui-même &
de son bonheur. Il y a une histoire de M. Nala et de
de femme. D'ailleurs, une autre de la Princesse de Saxe
et deux ou trois autres encore, où la passion arrive
à un degré de profondeur, d'ardeur, et en même temps
d'élégance, de délicatesse de femme, qui surpassent
tout ce qu'on a jamais imaginé dans notre Occident
encore froid et grossier, et fait en somme, après ce
les vient là. Les jacobins de plaisir à vous lire
cela, à vous lire tant de choses ! mais lire, c'est
perdre du temps. Pour vous lire, il faudrait que
j'aie à moi l'éternité.

À propos de lire, je vais vous faire en outre
cette petite histoire de Montk et de la Restauration
de Charles I, dont la fin vient de paraître dans
la Revue française. Cela vous amusera un peu.
Il n'y a rien là de tendre, rien de poétique. C'est
de la pure comédie, vue de la comédie. Il est très
vrai que je n'aurais pas écrit cela de tout pour le
public, mais pour moi seul, uniquement pour
bien étudier Montk et la grande intrigue de la
Restauration des Stuart, comme on étudie un
homme avec lequel on veut vivre et un événement
auquel on doit prendre part. Vous me direz de,
après cette lecture, l'homme et l'événement vous
sont devenus bien familiers. Ils me l'étaient parfi-
-tement quand j'ai écrit.

Je suis bien aise que vous ayiez causé avec le duc de Broglie, et point surpris que vous lui ayiez trouvé plus d'intimité, plus de confiance. J'espère que dans le cours de ces livres vous lui en trouverez encore davantage. J'ai vraiment de l'amitié pour lui, une amitié qui a résisté et résistera à toutes les vicissitudes de la politique, à tous les courages, des ennemis, et à toutes les complaisances de amis. C'est une âme élevée et un esprit distingué, très net en effet, comme vous l'avez remarqué, surtout quand il a eu le temps de regarder aux choses dans le vrai, il a besoin de regarder. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la présence d'esprit qui sont quelquefois nécessaires sur le terrain même, au moment de l'action. Mais avant et après, personne n'a plus de pénétration, de jugement, et même plus d'invention et de ressource. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.

Je suis fâché de l'accident de Lord Pembroke. Savez vous pourquoi? Il est allé vous voir à Boulogne le 2 Juillet, et vous n'avez parlé de lui dans votre seconde lettre. Depuis ce jour là, son nom ne m'est pas indifférent.

J'aimerais mieux que le Roi Guillaume n'eût parlé le mauvais pour la femme. Je m'intéresse à la maison de Nassau. Pour le duc, vous et moi, comme Protestants. Je ne vous engageais pas à

Suivre à cause
l'homme. Il est n
à un homme.
Suis. Voyez un
Prière aussi
Il y avait une
femme d'un co
frère spirituelle
de la mort.
mets: Si jamais
Le duc de la C
était convenu
le secret de n
de l'idée que
La découverte
grande; mais
avis, le défau
de l'élection,
convention, et
Je traîne au d
Si vite! Les
Charmant: et

lire cela, vous vous en amuseriez à mourir, mais
 on publiera en ce moment à Leide, par ordre du Roi,
 toute la correspondance des Princes d'Orange pendant
 la lutte de l'Empire bas contre l'Espagne, et il y a
 en mauvais Allemand et en mauvais Français, de
 lettres superbes, de modèles de confiance dans
 la mauvaise fortune et de modération dans la
 bonne. Cette maison a fourni au moins trois
 hommes qui sont des plus grands, sauf un peu
 d'éclat qui leur manque. Le fond était en eux
 supérieurement à la forme, et c'est par la forme
 surtout que le commun des hommes est privé.

Puisque vous voilà tous deux si bons
 protestants, je veux vous dire que le matin même
 de mon dernier départ, un de Pasteur de
 l'Eglise des Billettes, le seul qui ait vraiment de
 l'esprit et du talent, M^r Verney, est venu me
 voir, et m'a dit qu'il s'était présenté chez vous
 deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il
 m'a paru avoir le projet de retourner. Fit
 le fait, recevez-le une fois. C'est un homme de
 mérite, qui a du cœur et du sens. Sa conversation
 vous plaira assez, et la vôtre le charmera.

Est-ce là tout de conversation ? Il me
 semble vraiment que je n'ai pas parlé tout ce
 que je devais tout ce que vous m'avez dit. Pourtant
 le D^r vaudra mieux, infiniment mieux. A

Demain matin en attendant le St. Esprit
-Sairement, en attendant l'adieu de demain matin.

11 h.

J'envoie ces directement. J'ai mon cabinet plein de
visites qui viennent me demander à déjeuner. Il sera
fait comme vous le voulez. De vous, ne parlerai demain.
Adieu - Adieu.

23

Vous serez obéie. Vous verrez
 comme je vous ennuierai, à partir de Dimanche.
 Ce sera, j'en suis persuadé, de l'ennui perdu. Mais
 d'importance, vous avez raison, toute raison. Dans un
 si grand intérêt, il ne faut rien négliger. Je vous le
 rappellerai ~~par~~ si vous n'y pensez pas. Surtout,
 pensez aussi que, sans que je n'aie pas copié de
 la lettre, ou son équivalent, notre condition ne sera
 pas égale. Je n'ai pas de lettre, mais c'est une
 indignité ce que je vous dis là, une indigne
 inégalité. Bien demander pardon à ces lettres
 charmantes que j'ai lues, relues, que je relisai
 mille fois encore. Et pourtant, je le répète, il
 ne faut la lettre, toute la lettre, ou tout comme.
 Les j'aurais avec un tel transport ! Mais aussi, je
 suis sûr, très sûr, de vous, de moi, de notre
 bonheur. Mais il n'y a pas de bonheur dont on
 attende, dont on recueille plus avidement la
 preuve, que celui dont on est sûr. C'est à celui-là
 à celui-là seulement que l'âme se livre toute
 entière. Dans nos premiers temps, j'avais un peu
 de surprise, un peu de doute. J'étais presque
 aussi inquiet qu'hébergé. Vos deux lettres

D'Alberville et de Boulogne m'ont fait faire un pa-
cifique dans la sécurité. Puis votre surprise à
Londres, quand mes lettres ne vous arrivaient pas.
Puis votre retour inattendu. Là encore pardonnez-
le moi, j'ai eu un moment de doute, de crainte.
De me dire demandez si en effet vous revenez bien
pour moi, pour moi tout, sans aucun autre motif,
uniquement pour être près de moi, pour votre
pré de moi, pour n'avoir plus jamais de lettre
à attendre en vain. C'était si bon ! Je n'osais
y croire. Je me raisonneais pour n'y pas croire.
Je ne puis pas, Madame, je ne puis pas croire
légerement au bonheur. Il est si grand pour
moi ! Il prend chez moi tant d'empire ! Comme
n'est heureux comme moi. Son sein établi dans
le bonheur, je le trouve mille fois plus beau
que je ne l'aurais. Il a du j'ai que ma plus
telle méritait, ma plus ambitieuse imagination
d'avait par l'impulsion. Vous n'avez pas
d'idée, Madame, de toutes les perfections, de
tous les charmes que je découvrais en vous,
dans votre caractère, dans votre esprit, vos
regards, vos mouvements, le sein de votre sein,
dans votre affection, vos conversations, toutes
vos relations. Et ne croyez pas que j'insulte
rien, que je sois vain. Non, Madame, non, une
nature comme la vôtre, une affection comme

la nôtre, est in-
vention, à la
deux du ciel, et
rien perdre. Je
adieu, je le dis.
Il y a, dit-on,
coeur devient de
que mille impre-
arrivent à tout
tout autre, et
bonheur. Comme
bien plus chargé
d'aimer.

Je suis digne
d'acquiescer, à
soyez tranquille
royale. Je ne
prochaines de
détresse même,
comme je pour-
rais, il se ten-
d'aurait. Le bien
autorité du desp-
quatre ou cinq
c'est la place
Du reste, en que-
que pendant,

faire un pa-
auprès à
suscitent pas
me pardonnez
me console
reconnaissez bien
en autres motifs
pour rester
de la lettre
! de besoin
par crainte
par crainte
grand pour
! Personne
établi dans
plus beau
ma plus
imagination
par
lectures, de
au vuide,
mit, vos
notre vuide,
ins, toute
j'insulte
ho, non - une
bien comme

la nature, est infiniment supérieure à toutes les
inventions, à tous les rêves. Surtout, de ce monde
dans du ciel, rien ne m'échappe; je n'en laisse
rien pendre. De les pénétrer, je les admire, je les
adore, je les admire dans leur inépuisable beauté.
Et y a, dit-on, certains états nerveux où tout le
corps devient sensible, et dans ces états de vie
que nulle impression, douce ou pénible, lui
arrive sans à tout instant de nulle cause qui, sur
tout autre, n'est sans effet. Je suis cela pour le
bonheur. Donnez, donnez-m'en donc. Donnez-m'en
bien plus chaque fois que vous n'avez en moi
Donnez.

Le 24 mai 7 heures.

Je vais d'ici aujourd'hui à Bibbe, chez moi
à Hacqueville, à dix lieues de chez moi. Mais
surtout tranquille. C'est la grande route, la route
royale. Je ne monterai pas à cheval. La semaine
prochaine sera terrible pour les diables; tous à
Lille même, ou chez moi, mais sans relâche.
Comme je passe, tout le monde veut m'arrêter. Et
puis, il se trouve que tout l'épique du moment
diminue. Le préfet vient à Lille. Toute la
autorité du département s'y réunissent pendant
quatre ou cinq jours. Si je n'étais pas là, ce
serait la place vide pour l'ombre de Biquet.
Du reste, en général, tout cela m'intrigue plus
que pendant, et à prévoir qu'il verra, tout fait là,

on prend son parti, on s'excite. Il y a, dans la
physiologie humaine, dans la conversation, dans le
repas, dans les affaires, quelque chose qui anime &
soutient, malgré qu'on en aie. Et le temps passe; et
je sortirai de mon dernier dîner, qui sera le 29, pour
me mettre en voiture le 30. Si j'étais seul, je serais
à Paris le 31, le grand matin. Mais il n'y a pas
moyen. Il faut que ma mère et mes enfants touchent
à terre. Je n'arriverai à Paris que pour dîner.

11 heures.

Votre l. & l. si je partais tout à l'heure pour Paris.
Comment avez-vous pu imaginer que je voulais recevoir la
lettre? Et d'arriver moi-même pour que mon nom ne fût pas
prononcé sur tout. Il est vrai que c'est très bête.

Comme je vous
le disais, j'en suis
si impatiente, vous
de grand intérêt
m'appelleriez
pensez aussi que
la lettre, ou la
parigale. Je
indignité, ce que
indignité.
charmant que
mille fois mieux
me fiant la lettre
J'en jouirai avec
sûr, très
bonheur. Mais
attente, dont
preuve, que ce
à celui-là sur
entière. Dans
de surprise, me
aussi inquiet